

FRANZ KAFKA

Lettre au père

Traduction de l'allemand
et postface de
Monique Laederach

Couverture de
Olivier Fontvieille
et **Kathleen Rousset**

ÉDITIONS MILLE ET UNE NUITS

FRANZ KAFKA
n° 424



Texte intégral
Titre original :
Brief an der Vater
(Schoken Books, 1953).

Notre adresse Internet : www.1001nuits.com

© Mille et une nuits, département de la Librairie Arthème Fayard,
mai 2003 pour la présente édition.
ISBN : 2-84205-762-7

Sommaire

Franz Kafka

Lettre au père

page 5

Monique Laederach

Les traductions de l'Œdipe kafkaïenne

page 83

Vie de Franz Kafka

page 91

Repères bibliographiques

page 95

FRANZ KAFKA

Lettre au père

Lettre au père

Père bien-aimé,

Récemment, tu m'as demandé pourquoi je prétendais avoir peur de toi. Comme d'habitude, je n'ai pas été capable de te répondre, d'une part à cause de la crainte, justement, que j'ai de toi, et, par ailleurs, parce que de trop nombreux détails fondent cette crainte pour que je puisse les rassembler même sommairement par la parole. Et si je tente ici de te répondre par écrit, ce ne sera encore que très incomplet parce que même dans l'écriture, cette crainte et ses conséquences me paralysent face à toi, et que l'ampleur du sujet dépasse de loin ma mémoire et ma raison.

Pour toi, les choses ont toujours semblé très simples, du moins dans la mesure où tu en as parlé devant moi, et devant bien d'autres personnes, quelles qu'elles soient. Pour toi, cela se présentait à peu près ainsi : toute ta vie, tu as travaillé dur, tu as tout sacrifié pour tes enfants, surtout pour moi, grâce à quoi j'ai mené joyeuse vie, j'avais toute latitude d'apprendre ce que je voulais, aucune raison de

me faire du souci pour ma nourriture, ni d'ailleurs pour quoi que ce soit; tu n'attendais aucune gratitude, tu sais ce qu'est la « gratitude des enfants », mais tout de même, tu espérais une certaine prévenance, signe de compréhension; au lieu de quoi je n'ai pas cessé de prendre la fuite et de me retrancher dans ma chambre, dans les livres, auprès d'amis irresponsables, dans des chimères dérégées; jamais je n'ai parlé ouvertement avec toi, au Temple, je ne venais pas vers toi, je ne t'ai jamais rendu visite à Franzensbad, je n'ai aucun sens de la famille, je ne me suis jamais intéressé au commerce ni à tes affaires, j'ai laissé la fabrique reposer sur tes épaules puis je t'ai abandonné, j'ai soutenu Ottla¹ dans ses mille volontés et, alors que je ne lève pas le petit doigt pour toi (je ne t'apporte même pas un billet de théâtre), je fais tout et n'importe quoi pour mes amis. Si tu devais résumer ton opinion sur moi, il en ressortirait que tu ne me reproches rien de véritablement inconvenant ou méchant, il est vrai (à l'exception peut-être de ma dernière intention matrimoniale), mais de la froideur, de l'éloignement, de l'ingratitude. Et tu me le reproches comme si c'était ma faute, comme si j'avais pu d'un seul coup de volant arranger tout cela différemment, tandis que tu n'es fautif en rien sinon par le fait d'avoir été trop bon avec moi.

Cette représentation usuelle de ta part, je ne la tiens pour correcte que dans la mesure où moi aussi je crois que tu n'es incriminable en rien de notre

éloignement. Mais moi non plus, je n'en suis pas incriminable. Si je parvenais à te faire admettre cela, alors – ce n'est pas une nouvelle vie qui serait possible, nous sommes trop vieux l'un et l'autre pour cela, mais quelque chose comme une paix, pas un arrêt total mais au moins une suspension de tes reproches continuels.

Curieusement, tu as une sorte d'intuition de ce que je veux dire. Ainsi, par exemple, tu m'as dit récemment : « Je t'ai toujours aimé, même si, vu de l'extérieur, je n'avais pas avec toi la même attitude qu'ont d'autres pères, justement parce que je ne sais pas jouer la comédie comme d'autres. » Or, Père, globalement, je n'ai jamais douté de ta bonté à mon égard, mais je considère cette remarque comme erronée. Tu ne sais pas jouer la comédie, c'est vrai, mais prétendre à partir de là que les autres pères jouent la comédie, c'est ou bien ² une pure vantardise qu'il est inutile de discuter plus avant, ou bien – et à mon avis, c'est réellement cela – une manière détournée de dire que quelque chose entre nous ne joue pas et que tu en es aussi responsable, mais sans en être fautif. Si c'est cela que tu veux dire, alors, nous sommes d'accord.

Bien sûr, je ne dis pas que je suis ce que je suis uniquement par ton ascendant. Ce serait nettement excessif (et je tends à cet excès). Il est fort possible que même si j'avais grandi hors de ton influence, je n'aurais pas pu devenir un homme selon ton cœur. Sans doute serais-je devenu quand même un être fra-

gile, nerveux, indécis, inquiet, ni Robert Kafka³ ni Karl Hermann⁴, mais encore tout différent de ce que je suis vraiment, et nous aurions pu nous entendre merveilleusement. J'aurais été heureux de t'avoir pour ami, pour chef, pour oncle, pour grand-père, même (mais moins évidemment) comme beau-père. C'est comme père que tu étais trop fort pour moi, en particulier parce que mes frères sont morts tout petits, que les sœurs sont venues bien après, j'ai donc dû supporter le premier choc tout seul, et j'étais bien trop faible pour cela.

Compare-nous ; moi, pour le dire très brièvement, un Löwy⁵ avec un certain fond kafkaïen qui, cependant, n'est pas mû par une volonté kafkaïenne de vie, d'affaires, de conquêtes, mais par un aiguillon löwien dont l'action est plus secrète, plus timide, orientée à l'inverse, et même bloquée souvent. Toi, en revanche un vrai Kafka par la force, la santé, l'appétit, le timbre de voix, l'éloquence, l'autosatisfaction, la supériorité, l'endurance, la présence d'esprit, la connaissance des hommes, une certaine générosité, flanqués évidemment des défauts et faiblesses inhérents à ces qualités et dans lesquels te jettent ton tempérament et parfois tes brusques accès de colère. Tu n'es peut-être pas entièrement Kafka par ta vision générale du monde, dans la mesure où je peux te comparer avec les oncles Philipp, Ludwig et Heinrich⁶. C'est étrange, là non plus, je ne vois pas très clair. Ils étaient pourtant tous plus joyeux, plus directs, plus faciles à vivre, moins compassés et

moins sévères que toi. (En cela, d'ailleurs, j'ai hérité beaucoup de toi, et j'ai trop bien administré cet héritage sans avoir cependant dans mon être les contre-poids nécessaires que tu as, toi.) Mais, d'autre part, tu as toi aussi traversé des périodes diverses, tu étais peut-être plus joyeux avant que tes enfants, moi surtout, ne te déçoivent et ne t'accablent (lorsqu'il y avait des étrangers, tu étais différent) et peut-être es-tu redevenu plus joyeux maintenant que tes petits-enfants et ton beau-fils te donnent à nouveau cette sorte de chaleur que des enfants, Valli⁷ mise à part, ne savaient pas te donner. Quoi qu'il en soit, nous étions tellement différents et si dangereux l'un pour l'autre dans cette différence que, si l'on avait voulu déterminer à l'avance comment moi, l'enfant tardif dans son évolution, et toi, l'homme fait, allaient se comporter l'un avec l'autre, on aurait pu s'attendre à ce que tu me piétines jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien de moi⁸. On ne peut pas calculer ce qui est vivant, mais peut-être s'est-il produit pire. Cependant, je te conjure une fois de plus de ne pas oublier que je suis très loin de croire à une faute de ta part. Tu avais l'effet sur moi que tu devais avoir, seulement, tu devrais cesser de considérer comme une méchanceté particulière de ma part que j'aie été terrassé par cet effet.

J'étais un enfant anxieux ; malgré cela, j'étais certainement indocile, comme le sont les enfants ; certes, Mère me gâtait, mais je n'arrive pas à croire que j'étais particulièrement difficile à diriger, je

n'arrive pas à croire qu'une parole aimable, une façon paisible de me prendre parla main, un bon regard n'auraient pas obtenu de moi tout ce que l'on voulait. Or tu es au fond un homme tendre et bon (ce qui va suivre ne le contredit pas, je ne fais que parler de l'apparence et de son effet sur l'enfant), mais tous les enfants n'ont pas la patience et l'intrépidité de chercher le lieu de cette bonté. Tu ne sais traiter un enfant que de la manière qui est la tienne, avec force, éclat, et des colères, et dans ce cas cela te semblait très bien adapté puisque tu voulais faire de moi un garçon fort et courageux.

Je ne peux évidemment pas décrire aujourd'hui l'éducation que tu me donnais les toutes premières années, mais je peux à peu près l'imaginer en la déduisant des années suivantes et de ton attitude envers Felix⁹. S'y ajoute, rendant les choses plus tranchantes, que tu étais alors plus jeune, donc plus spontané, plus sauvage, plus naturel, encore plus insouciant qu'aujourd'hui et qu'en outre, étant tout entier lié à tes affaires, tu ne pouvais guère te montrer à moi plus souvent qu'une fois par jour, et tu produisais donc sur moi une impression d'autant plus profonde, une impression que l'habitude ne banalisait pas.

Je ne me souviens clairement que d'un seul incident des premières années. Peut-être t'en souviens-tu également. Une nuit, je ne cessais de réclamer de l'eau, certainement pas parce que j'avais soif, mais sans doute un peu par envie de contrarier, et un peu

pour me distraire. Lorsque quelques menaces bien fermes ne suffirent pas à me faire cesser, tu m'as sorti de mon lit, tu m'as porté sur la véranda et tu m'as laissé là tout seul en chemise de nuit pendant un certain temps derrière la porte fermée. Je ne prétends pas que c'était faux, peut-être n'y avait-il vraiment pas moyen alors d'assurer la tranquillité nocturne d'une autre manière ; ce que je cherche à faire, c'est caractériser ton mode d'éducation et son impact sur moi. Sûrement qu'à l'époque j'ai été obéissant après cela, mais j'en ai gardé un dommage intérieur. Étant ce que j'étais, je n'arrivais pas du tout à mettre en corrélation correcte le fait pour moi somme toute normal de réclamer bêtement de l'eau et le fait extraordinairement effrayant d'être jeté à la porte. Des années plus tard encore, je souffrais de l'idée torturante que l'homme gigantesque, mon père, l'ultime instance, pouvait me tirer du lit pendant la nuit presque sans raison, et me porter sur la véranda, que j'étais donc une telle nullité pour lui.

Ce n'était alors qu'un petit début, mais ce sentiment dominant de la nullité (un sentiment d'ailleurs noble aussi, et fécond, dans une autre perspective) provient en grande partie de ton influence. J'aurais eu besoin d'un peu d'encouragement, d'un peu d'amitié, d'un peu de renfort sur mon propre chemin, au lieu de quoi tu me le barrais, avec la bonne intention d'ailleurs de m'en faire engager un autre. Mais je ne valais rien pour cela. Par exemple, tu m'encourageais lorsque je saluais correctement et

que je marchais au pas, mais je n'étais pas un futur soldat, ou encore, tu m'encourageais lorsque j'arrivais à manger solidement et à boire de la bière, ou lorsque je reprenais de toi des chants que je ne comprenais même pas, ou que je répétais après toi tes axiomes favoris, mais rien de tout cela ne faisait partie de mon avenir. Et il est frappant qu'aujourd'hui encore tu ne m'encourages en somme que pour quelque chose quand tu es concerné toi-même, quand il s'agit de ton ego que j'aurais heurté (par exemple, par mes intentions matrimoniales) ou qui aurait été heurté à travers moi (par exemple, lorsque Pepa¹⁰ m'injurie). Alors, tu m'encourages à penser à ma propre valeur, tu me suggères les ripostes que je serais en droit de faire, et Pepa est condamné sans merci. Cependant, mis à part le fait qu'à mon âge je ne suis plus vraiment accessible aux encouragements, à quoi me serviraient-ils s'ils ne surviennent que quand il ne s'agit pas de moi au premier chef.

À l'époque, et alors dans tous les domaines, j'aurais eu besoin d'encouragements. J'étais déjà écrasé par ta seule apparence physique. Je me souviens par exemple que nous nous déshabillions souvent dans la même cabine. Moi, maigre, faible, mince, toi fort, grand, large¹¹. Dans la cabine déjà, je me sentais misérable, et pas seulement face à toi : devant le monde entier, car tu étais pour moi la mesure de toute chose. Lorsque nous sortions ensuite de la cabine, et tu me tenais par la main, un petit squelette incertain, pieds nus sur les planches,

effrayé par l'eau, incapable d'imiter les mouvements de natation que, plein de bonnes intentions, tu ne cessais de me démontrer, ce qui me remplissait de confusion, et j'étais totalement désespéré, toutes mes expériences désastreuses, dans quelque domaine que ce soit, se conjuguèrent entièrement dans de tels moments.

C'est quand parfois tu te déshabillais le premier, et que je pouvais rester dans la cabine et repousser le plus longtemps possible la honte de l'apparition publique que je me sentais le mieux ; puis tu venais voir ce qui se passait, et tu me chassais de la cabine. Je t'étais reconnaissant de sembler ne pas percevoir ma détresse, en outre, j'étais fier du corps de mon père. D'ailleurs, cette différence entre nous subsiste encore aujourd'hui.

À cela s'ajoutait ta supériorité intellectuelle¹². Tu t'étais hissé à ces hauteurs par tes propres forces, par conséquent tu avais une confiance illimitée dans ton jugement. Ce n'était pas aussi aveuglant pour l'enfant que j'étais que, plus tard, pour le jeune homme en pleine croissance. Dans ton fauteuil, tu régnais sur le monde. Ton opinion était la bonne, toutes les autres étaient folles, délirantes, louf-tingues¹³, pas normales. Ta confiance en toi était si grande que tu n'avais même pas besoin d'être cohérent, tu avais quand même toujours raison. Il pouvait arriver aussi que, dans une affaire, tu n'aies pas d'opinion ; dans ce cas, toutes les opinions possibles sur cette affaire étaient toutes fausses sans exception.

Ainsi, tu pouvais dire du mal des Tchèques, puis des Allemands, puis des Juifs, et pas seulement pour certaines choses mais à tous égards, et finalement il ne restait plus personne à part toi. Tu avais pour moi ce côté sibyllin qu'ont tous les tyrans dont le droit est fondé sur leur personne et non sur la pensée. Du moins me semblait-il.

Or, en effet, par rapport à moi, tu avais raison un nombre étonnant de fois, dans les conversations, cela allait de soi, car nous étions rarement en conversation, mais aussi dans la réalité. Cependant, cela non plus n'était pas particulièrement étonnant : avec toutes mes pensées, j'étais sous ta lourde influence, même dans les pensées qui ne coïncidaient pas avec les tiennes, surtout dans celles-là. Toutes ces pensées apparemment indépendantes de toi étaient d'emblée grevées de ton jugement négatif ; supporter cela jusqu'à la maturation complète et durable d'une pensée était presque impossible. Je ne parle pas ici de hautes pensées, mais de toutes ces petites tentatives de l'enfance. Il suffisait d'être heureux d'une chose, d'être tout plein d'elle, de revenir à la maison et de l'exprimer, et la réponse était un soupir ironique, un hochement de tête, un coup de l'index sur la table : « J'ai déjà vu plus beau que ça », ou bien : « C'est à moi que tu racontes tes soucis ? », ou « Je n'ai pas une tête condescendante à ce point », ou « Eh bien, achète-toi quelque chose pour cette somme ! », ou encore « En voilà un événement ! ». Bien sûr qu'on ne pouvait pas espérer de l'enthous-

siasme de toi pour chaque détail enfantin alors que tu vivais dans les soucis et les tourments. Et il ne s'agissait pas de cela. Il s'agissait plutôt de ce que tu te sentais obligé de décevoir l'enfant en raison de votre divergence, de cette divergence, en outre, s'accentuait avec l'accumulation de « matériel », si bien qu'elle se manifestait aussi dans le quotidien pour peu que nous soyons d'accord par exception, et finalement, les déceptions de l'enfant n'étaient pas des déceptions ordinaires, mais, puisqu'elles procédaient de ta personne et que celle-ci était la mesure de tout, elles frappaient au centre même ¹⁴. Le courage, l'assurance, la confiance, le plaisir à ceci ou cela ne dureraient pas si tu t'y opposais ou si ton opposition pouvait seulement être prévisible ; et elle pouvait sans doute l'être pour tout ce que je faisais.

Cela concernait des pensées aussi bien que des personnes. Il suffisait que je m'intéresse un tant soit peu à une personne – ce qui, à cause de ma nature, n'arrivait pas souvent – pour que tu interviennes sans aucune précaution pour mes sentiments et sans aucun respect pour mon jugement avec des invectives, des calomnies, du mépris. Des êtres innocents, enfantins, par exemple l'acteur yiddish Löwy ¹⁵, en furent les victimes. Sans même le connaître, tu le comparais d'une manière horrible que j'ai déjà oubliée avec de la vermine, et combien souvent en réfétais-tu automatiquement au proverbe des chiens et des puces pour les gens que j'aimais bien ¹⁶. Je me souviens particulièrement de l'acteur parce que

j'avais noté à l'époque tes propos avec la remarque suivante : « C'est ainsi que mon père parle de mon ami (qu'il ne connaît pas du tout), rien que parce qu'il est mon ami. Je pourrai le lui renvoyer à chaque fois qu'il me reprochera de manquer d'amour et de gratitude enfantins. » Je n'ai jamais réussi à comprendre ton absence totale de compréhension pour la honte et la douleur que tu m'infligeais avec tes mots et tes jugements, on aurait dit que tu n'avais aucune perception de ton pouvoir. Certainement, moi aussi, je t'ai souvent blessé par mes mots, mais je le savais toujours, cela me faisait mal à chaque fois, mais je ne pouvais pas me dominer, retenir le mot, je le regrettais déjà au moment où je le prononçais. Toi, cependant, tu assénais tes mots sans autre forme de procès, personne ne te faisait pitié, ni pendant ni ensuite, on était sans aucune défense devant toi.

D'ailleurs, tout ton système d'éducation était ainsi. Je crois que tu as un réel talent d'éducateur ; pour une personne de ton espèce, tu aurais certainement pu être très utile ; elle aurait reconnu que ce que tu disais était raisonnable, ne se serait préoccupée de rien d'autre et aurait exécuté paisiblement les choses de cette manière. Mais pour l'enfant que j'étais, tout ce que tu me jetais à la figure était loi divine, je ne l'oubliais jamais, c'était pour moi le moyen le plus important d'évaluer le monde, et surtout de t'évaluer toi, et là, tu ne faisais pas le poids du tout. Comme, à l'époque, c'était surtout aux